

1

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DU LUNDI 10 JANVIER 1898

PRÉSIDÉE PAR M. CHATIN



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVIII

INSTITUT
1898 — 1

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DU LUNDI 10 JANVIER 1898

DISCOURS

DE

M. CHATIN

DIRECTEUR

MESSIEURS,

La gradation ou perfection des espèces végétales, donnée par la variété et la localisation des organes, par la non-multiplicité des parties homologues, et aussi par l'hermaphroditisme, tel est le sujet que je vais esquisser.

La *racine* établit une distinction très nette entre les deux grands embranchements des Phanérogames.

Bien localisée dans les Dicotylédones (Chou, OEillet, Rosier, Poirier), où elle se compose d'un seul corps central, duquel partent des ramifications, qui vont, s'éloignant de la souche, comme les branches s'éloignent du tronc de l'arbre, de telle sorte que le système racinaire forme

INSTITUT.

1898. — 1.

comme un arbre souterrain, parallèle à l'arbre aérien.

Au contraire dans les Monocotylédones (Blé, Tulipe, Palmier), pas de localisation en une souche unique, mais de multiples radicelles homologues.

La *tige* est à considérer en morphologie et en anatomie.

En morphologie, elle se présente ramifiée chez les Dicotylédones (Chêne, Cerisier); mais ses ramifications, véritable répétition de l'axe primitif, n'impliquent pas manque de localisation.

Quant aux Monocotylédones (Palmier, Dracéna), si elles ont souvent la tige simple, ce n'est aucunement par fait de localisation, mais par arrêt de développement, comme le prouvent les petits bourgeons existant à l'aisselle de leurs feuilles, bourgeons latents, qui parfois se développent en branches quand la tête est abattue, ce qui est d'observation commune chez les Dracéna et se voit parfois chez les Dattiers. C'est ainsi qu'existe encore à Sidi-Ferruck, dans la cour du bel établissement agricole des Religieux, toute une cépée qui a remplacé un Dattier coupé par les boulets dans la décisive bataille qui donna Alger à la France.

Du reste, dans bon nombre de Monocotylédones herbacées (Blé, Pâturin), les tiges sont multiples et homologues.

Donc, ici abaissement morphologique, soit par arrêt de développement, soit par multiplication des organes.

L'anatomie de la tige, plus encore que sa morphologie, élève les Dicotylédones. La localisation y est complète : corps fibro-vasculaire composé d'un nombre limité de faisceaux disposés symétriquement en cercle, systèmes cortical et médullaire distincts.

Chez les Monocotylédones au contraire, faisceaux multiples, pas de symétrie, nulle localisation.

La *feuille*, troisième et important organe de l'appareil de nutrition, est à considérer surtout dans son pétiole qui recèle de remarquables faits de localisation.

Trois états sont à considérer :

Tantôt les faisceaux libéroligneux, vraie charpente de la feuille, sont très nombreux : c'est le cas de la plupart des Monocotylédones.

Tantôt, comme dans beaucoup de Dicotylédones (Fraisier, Tilleul), et quelques Monocotylédones (*Tamus*, *Smilax*), les faisceaux existent en nombre limité, 3, 5, 7, 9.

Ailleurs enfin, les faisceaux, se conjuguent en un seul. Attribut général des Corolliflores (Jasmin, Laurier-rose), cet état se retrouve partiellement chez les autres classes de Dicotylédones, jamais parmi les Monocotylédones.

La forme des feuilles est le plus souvent subordonnée à la disposition des faisceaux dans leur pétiole.

Au faisceau unique correspond toujours la nervation dite pennée (Olivier, Frêne).

Aux faisceaux très nombreux, la nervation parallèle des feuilles de Monocotylédone, la partition de celles des Ombellifères.

Enfin, à des faisceaux en nombre limité, la nervation palmée (Érable, Platane).

Or le signe de relèvement que j'attribue, en Botanique, à la variété, à la localisation et à la limitation de nombre des parties homologues se retrouve en Zoologie.

Que l'on compare entre elles diverses classes, comme les myriapodes et les insectes hexapodes, ou le même animal

aux divers stades de sa vie, la larve aux nombreux anneaux homologues, aux papillons à trois paires de pattes, au corselet et à l'abdomen localisés, en même temps que le système nerveux s'est concentré et l'on reconnaîtra que sur les questions ici visées, les deux règnes, appuyés l'un sur l'autre, sont en plein accord.

Généralement étagées en spirales qui semblent ne devoir finir qu'avec l'élongation même des rameaux, les feuilles, à un moment et sur des points donnés, cessent tout à coup de se produire.

C'est qu'un appareil nouveau, d'ordre supérieur, l'appareil de la reproduction, apparaît.

Des verticilles ou cercles, attribut de la fleur, se substituent aux spires des feuilles.

La symétrie foliaire fait place à la symétrie florale.

Mais, encore ici, la nature ne fait pas de sauts, et la rose, reine des fleurs, est la première à le proclamer, dans un distique, attribué (on ne prête qu'aux riches) à Castel :

Son calice, qui n'a pas rompu toutes attaches avec les feuilles dont il garde la couleur verte en même temps que ses cinq sépales apparaissent en cinq fois, formant comme une courte spire en quinconce dont les folioles portent, dans le bouton, sur leurs bords recouvrants des barbules qui manquent aux bords recouverts, ce qu'exprime le distique, mis dans la bouche de l'un des cinq sépales, recouvrant d'un côté, recouvert d'autre côté, et le troisième né :

*Quinque sumus fratres, unus barbatus et alter;
Imberbes alii;
Sum semiberbis ego.*

Avec la corolle, formant le second verticille floral, avec les étamines et les pistils, qui viennent ensuite, complétant l'appareil de reproduction, s'affirme, par la naissance simultanée, de toutes les parties, quel qu'en soit le nombre, de chaque cercle, le type floral.

Mais l'apparition en une seule fois des parties d'un verticille corollin, staminal ou pistillaire reste, toutefois, subordonnée à ce fait que, quel que soit d'ailleurs leur nombre sur chaque cercle, le nombre des cercles sera pour chaque sorte d'organes, limité à un, à deux au plus.

Mais si, ce qui n'est pas rare pour les étamines et les pistils, leurs parties viennent à se multiplier, comme cela a lieu pour les Magnolias et les Renoncules, il y a rétrogradation vers le type foliaire spiralé; cette rétrogradation est inconnue dans les Corolliflores.

Par la réunion, dans une même fleur, des appareils mâle et femelle, étamines et pistils, ce qui constitue l'hermaphrodisme, le règne végétal rompt, vis-à-vis du règne animal, la solidarité qui l'unissait à lui par les organes de nutrition (aux points de vue de la localisation, de la variété et de la limitation du nombre de ces organes).

C'est qu'un nouveau facteur, propre aux animaux, l'appareil nerveux, qui préside à la volonté, à la locomotilité, et généralement à toute la vie de relation, est apparu : comme conséquence l'animal sera dioïque.

Quelques attaches, du reste, resteront encore ici par leurs représentants les plus dégradés, hermaphrodites chez quelques animaux privés de locomotilité (huîtres, etc.), unisexués en d'assez nombreuses plantes.

C'est dans les Dicotylédones supérieures, les Corolli-

flores surtout, que règne sans partage l'hermaphrodisme.

Là, les pétales sont unis en une enveloppe continue (Liseron, Nicotiane), comme pour mieux assurer la fécondation autonome et empêcher que le léger pollen ne s'échappe pour aller, chez les fleurs du voisinage, se livrer à ces fécondations adultères dites, par quelques-uns, nécessaires pour assurer la perpétuité de l'espèce : assertion contre laquelle protestent les faits et qui déjà a rejoint l'hypothèse des plantes carnivores, attribuant un rôle de carnassiers à nos bien innocents Rossolis (*Drosera*), qui émaillent de leurs frêles épis blancs, les mousses qui tapissent les prés humides ou sont flottantes sur les marécages.

Quesi, en effet, le Rossolis emprisonne, en rapprochant sur lui les bords de sa feuille et l'entourant des nombreux cils qui la recouvrent, l'insecte gourmand venu boire le nectar qu'elle produit, il ne fait pas autrement pour la sèche bûchette ou le petit caillou accidentellement projetés sur elle.

Le Rossolis ne dévore pas plus l'insecte que le caillou :

L'occlusion de la feuille du Rossolis a d'ailleurs pour cause la faculté d'irritabilité, irritabilité bien connue et si brusquement mise en jeu dans la Sensitive dès qu'on la touche, ou simplement par le passage d'un nuage agitant l'air, irritabilité qui, par phénomène spontané ou que provoque une faible piquûre, fait que les étamines sortant vivement du capuchon où elles s'abritaient dans le Kalmia, l'Épine-Vinette, la Rue, les Mahonia, etc., viennent se jeter sur le pistil, qu'elles recouvrent du pollen fécondateur.

Dans le Sparmannia les étamines redressées autour du pistil, successivement jettent sur lui leur poussière fécondante, puis retombent inertes.

Dans les Passiflores, Nigelles et Onagres, ce sont les stigmates qui vont au-devant des étamines.

Certaines fleurs de *Lamium*, de *Viola* et d'*Oxalis*, toujours closes, ont cependant des graines fertiles.

Les fleurs, dites clandestines, qu'on trouve dans 30 familles, ne s'épanouissent jamais, et cependant sont fécondes.

Il en est de même des fleurs à huis clos.

Pourquoi, se demandera-t-on encore, ces intéressants phénomènes, s'il ne doit, s'il ne peut y avoir de fécondation autonome ?

L'hermaphrodisme, forme de localisation appropriée à la vie de la plante, est, lui aussi, comme la variété des organes et un signe de perfection du végétal.

Ici se présentent toute une série de faits trop instructifs pour que quelques-uns d'entre eux ne soient pas rappelés.

Chez les plantes monoïques (Noyer, Peuplier, les fleurs mâles sont en général assez nombreuses et rapprochées des fleurs femelles sur le même pied.

Souvent même les fleurs mâles, placées au-dessus des fleurs femelles, n'ont qu'à s'ouvrir pour que le pollen tombe sur les stigmates.

Dans les plantes dioïques (Dattier, Pistachier, Épinard), les individus mâles sont fréquemment entremêlés aux pieds femelles ; mais les sexes peuvent, par circonstances diverses, être fort distants l'un de l'autre ; c'est ainsi qu'il n'existe en France que des pieds femelles du Saule pleureur et du Stratiotes.

En cette classe de végétaux, le pollen toujours sec et très fin, jamais gros et humide comme en bon nombre d'espèces hermaphrodites, peut être porté par les vents à de

grandes distances : les prétendues pluies de soufre ne sont autre chose que des pluies de pollen venant de lointaines forêts de Pins.

Il est cependant quelques exemples historiques, de plantes dioïques restées stériles par suite de l'éloignement de tout pied mâle.

Un Palmier femelle (Chamœrops) vécut stérile à Berlin, jusqu'au jour où le savant Gleditsh, imitant une pratique des Babyloniens et des Arabes pour féconder le Dattier, secoua sur ses fleurs du pollen rapporté de Carlsruhe, où il y avait un Chamœrops mâle.

C'est aussi à Berlin qu'un pied femelle du *Rhodiola*, jolie Crassulacée de nos Alpes cultivée au Jardin botanique depuis 1802, ne fructifia qu'en 1850, époque où une plante mâle fut mise près de la femelle.

Sur le golfe de Venise, à Otrante, végétait un Dattier femelle, qui ne devenait fécond que les rares années où des vents favorables lui apportaient le pollen d'un Dattier mâle placé à trente milles de là à Brindisi.

Étant donné que le pollen perd toute qualité prolifique au contact de l'eau, la fécondation des plantes vivant submergées semblait devoir être impossible, même pour les espèces hermaphrodites ; mais il n'en est rien, grâce à des conditions providentielles.

Ou, comme dans les Potamots et l'Utriculaire, le moment fixé pour la fécondation étant arrivé, les pédicelles se redressant, élèveront les fleurs au-dessus de l'eau.

Ou, comme pour l'*Alisma natans*, la Callitriche d'automne et certaines Renoncules aquatiques, les fleurs, restant submergées, garderont bien closes leurs corolles, sous

lesquelles, à la faveur d'une bulle d'air retenue captive, le pollen pourra arriver, sans altération, aux stigmates.

Ou encore, l'Aldrovanda, hôte des eaux dormantes du midi de la France, sous lesquelles elle reste attachée au sol jusqu'au jour où, le moment de l'anthèse approchant, elle s'élèvera, légère, à la surface de l'eau, portée par mille bulles d'air qui ont rempli les lobules de ses feuilles, changés en autant de petites vésicules.

Plus merveilleux encore sont les phénomènes qui assurent la fécondation de la Vallisnérie, espèce dioïque qui vit fixée au fond du Rhône et des canaux du Midi, où elle semblait condamnée à une stérilité éternelle à laquelle elle n'échappera que par une série d'actes qui, signalés pour la première fois par Micheli il y a près de deux cents ans, sont toujours sujet d'étonnement et d'admiration.

Portées chacune sur un pédicelle indéfiniment extensible, les fleurs femelles s'élèvent par l'allongement de celui-ci, jusqu'à la surface des eaux, où elles resteront longtemps, attendant la visite des fleurs mâles, qui, surmontant tous les obstacles, ne manqueront pas au rendez-vous.

Réunies en grand nombre sur de courts pédicelles inextensibles, les fleurs mâles, au moment voulu, briseront leurs attaches, et allégées par une bulle d'air renfermée sous leur calice, s'élèveront comme autant de petits ballons, à la surface de l'eau, où elles se mêleront aux fleurs femelles.

Alors leurs calices (1) s'ouvrent, et le pollen se porte librement sur les pistils.

(1) La corolle avorte.

Après ce temps, le long pédicelle de la fleur femelle, s'enroule en une courte spirale et la ramène au fond des eaux (1).

On comprend que cet ensemble harmonique de phénomènes ait inspiré les poètes, au premier rang desquels Castel et l'abbé Delille.

Castel les expose ainsi dans son poème, *Les Plantes* :

Le Rhône impétueux (2), dans son onde écumante,
Pendant neuf mois entiers nous dérobe une plante,
Dont la tige s'allonge en la saison d'amour,
Monte au-dessus des flots et brille aux yeux du jour.
Les mâles jusqu'alors dans le fond immobiles,
De leurs liens trop courts brisent les nœuds débiles,
Voguent vers leur amante et, libres dans leurs feux,
Lui forment sur le fleuve un cortège amoureux.
On dirait d'une fête où le dieu d'Hyménée,
Promène sur les flots sa troupe fortunée.
Mais les temps de Vénus une fois accomplis,
La tige se retire en rapprochant ses plis,
Et va mûrir sous l'eau sa semence féconde.

Je rappelle que j'ai donné (3) une raison anatomique de l'enroulement du pédicelle de la Vallisnérie, où un petit cordon ligneux asymétrique remplit le rôle du métal le moins dilatable dans le thermomètre de Bréguet; explication qui, sans rien ôter au merveilleux du phénomène,

(1) Contrairement à la croyance ancienne, l'enroulement et le retrait sont fatals même pour les fleurs non fécondées.

(2) A noter que la Vallisnérie se trouve vers les bords du fleuve, où l'eau est le moins agitée.

(3) A. CHATIN. Mémoire sur la *Vallisneria spiralis*, avec cinq planches, in-4°. Paris, Mallet-Bachelier, 1855.

montre qu'il est voulu, rien n'étant laissé au hasard dans la providentielle ordonnance des corps organisés, pas plus que dans l'harmonie générale des mondes qui circulent, sans jamais se heurter, dans les espaces célestes.

D'ABBADIE (Antoine-Thompson), né en 1810 à Dublin, est mort à Paris le 20 mars 1897. Sa famille, originaire des Basses-Pyrénées, y avait de grands domaines, ancienne seigneurie, dans lesquels elle vint se réinstaller en 1820.

D'humeur aventureuse et d'une intrépidité bien béarnaise, d'Abbadie, que poussaient d'ailleurs des aspirations vers les choses de la science, voulut servir celle-ci dans de lointains voyages, où au travers de populations toujours défiâtes, parfois hostiles, il sut honorer et faire aimer le nom de la France.

Après avoir rempli au Brésil une mission que lui avait confiée notre Académie, d'Abbadie partit avec son jeune frère Armand, pour explorer l'Éthiopie où il séjourna de 1837 à 1845, s'avançant jusqu'aux sources du Nil Blanc et se livrant à de savantes études d'astronomie, de géodésie, de physique, de géographie, d'histoire, de numismatique et d'ethnographie.

De sérieuses notions de médecine qu'il avait acquises en prévision de ses futurs voyages, où elles pouvaient lui servir de passeport, le firent consulter souvent par les indigènes; ses succès lui valurent même le nom de *grand médecin français*, honneur qui, m'a-t-il dit, le rendit plus

d'une fois perplexe, car il fallait toujours guérir sous peine, peut-être, de mort.

En 1882, malgré son âge déjà avancé, A. d'Abbadie accepta de l'Académie des Sciences une troisième mission et partit pour observer le passage de Vénus à Saint-Domingue.

Il fut le seul, je crois, à qui sa visite à la brillante déesse ne rapportât rien, ni places, ni honneurs. Le gentilhomme béarnais ne recherchait que la pure gloire, en servant la science et son pays.

M. d'Abbadie a beaucoup observé et beaucoup écrit.

Ses principales publications sont les suivantes :

Observations relatives à la Physique du globe, faites au Brésil et en Éthiopie, 1873.

Géodésie d'une partie de la Haute Éthiopie, ouvrage revu par M. Radau, 1875.

Dictionnaire de la langue Amarrina, 1881.

Quelque temps après son retour d'Éthiopie, où il avait servi grandement la France, en préparant, auprès du Négus, de bonnes et amicales relations entre les deux pays, A. d'Abbadie était nommé chevalier de la Légion d'honneur, en même temps que son frère Armand.

On peut croire que notre digne confrère était, à sa mort, le plus ancien chevalier de France — et de Navarre.

D'autres honneurs lui étaient réservés.

D'Abbadie, qui en 1892 avait été élu Président de l'Académie des Sciences; recevait de celle-ci, en 1896, la médaille Arago, haute et rare récompense attribuée aux auteurs d'importants services rendus à l'Astronomie.

Comme le duc d'Aumale, d'Abbadie a voulu que son œuvre lui survécût en donnant généreusement à l'Académie

des Sciences, pour qu'elle y assurât la continuation de cette œuvre, son bel observatoire d'Abbadia avec le château, ses dépendances territoriales et revenus. Ainsi que l'en assura, dans une éloquente allocution, notre éminent confrère le Président Cornu, en lui remettant solennellement la médaille Arago dans la séance du 26 janvier 1896, l'Académie veillera jalousement à ce que les recherches commencées à l'observatoire d'Abbadia y soient continuées à la fois dans l'intérêt de la science et pour l'honneur de la mémoire du généreux donateur, à qui chacun de ses confrères garde un souvenir reconnaissant.

DES CLOIZEAUX (Legrand-Alfred-Louis-Ollivier) naquit à Beauvais le 17 octobre 1817, il est mort le 6 mai 1897.

Ses études classiques terminées, Des Cloizeaux ne tarda pas, dans un but d'études minéralogiques et géologiques, d'entreprendre de longs voyages en Allemagne, en Russie, dans la Scandinavie et l'Islande, où il eut, raconte-t-il, le rare bonheur d'assister à une éruption de l'Hécla, au cours de l'année 1845.

Bientôt après, il marquait par d'intéressantes recherches sa place au premier rang des minéralogistes cristallographes.

Sa carrière scientifique, désormais assurée, marchera à grands pas.

Répétiteur à l'École normale en 1858, membre de l'Académie des Sciences où il occupa, en 1869, le fauteuil de l'infortuné Vicomte d'Archion, il était nommé, l'année suivante, professeur au Muséum.

L'Université de Leyde lui décernait, en 1895, un diplôme d'honneur de philosophie.

En même temps qu'il se livrait à de brillantes recherches originales, M. Des Cloizeaux écrivait des ouvrages de vulgarisation, parmi lesquels :

De l'emploi des propriétés optiques bi-réfringentes en minéralogie, in-4°, 1857.

Leçons de cristallographie, in-4°, 1861.

Manuel de minéralogie, 2 vol. in-8°, 1862-1874.

Sur les propriétés optiques et cristallographiques des minéraux, in-8°, 1875.

M. des Cloizeaux, qu'une longue et douloureuse maladie tenait depuis plusieurs années éloigné de son laboratoire et de nos séances, a tracé dans la science, par ses belles études de cristallographie optique, un fécond sillon.

Nous garderons à l'éminent et bon confrère, qui fut d'un commerce agréable et sûr, un durable souvenir.

Fils de Frédéric Schützenberger, professeur à l'École de droit et maire de Strasbourg, PAUL SCHÜTZENBERGER, notre éminent et très regretté confrère, naquit en cette ville le 23 décembre 1829; nous l'avons perdu le 26 juin dernier; enlevé par une courte, mais implacable maladie qui le terrassa comme il mettait la dernière main à ses belles recherches sur les corps de la complexe série des albuminoïdes.

L'un de ses oncles, Charles Schützenberger, professeur à la Faculté de médecine, frappé de ses heureuses facultés, forma le projet de l'avoir pour successeur. C'est dans cette vue qu'il obtint de lui, non sans quelques difficultés, de suivre les cours de la Faculté.

Mais bien avant d'arriver au doctorat, le jeune Paul se

donnait tout entier à la chimie vers laquelle il était invinciblement attiré.

Admis, dès 1849, dans le laboratoire du vénérable Caillot (père de l'un de nos plus brillants généraux de corps d'armée), il y remplaça Ad. Wurtz, cet élève de Caillot à qui il devait, plus tard après la triste guerre de 1870, donner l'hospitalité, à Paris, dans son propre laboratoire.

En 1853, le savant Persoz, rude aux siens comme à lui-même, le prenait au titre de préparateur de son *Cours de Teinture et d'Impressions* au Conservatoire des Arts et Métiers.

Mais un an à peine s'était écoulé qu'il acceptait successivement, de la ville de Mulhouse, la direction de ses Écoles, *Professionnelle* et *Supérieure de l'Enseignement des sciences*.

C'est là que vint le chercher le sagace et prévoyant Balard, pour qu'il le secondât dans cet enseignement du Collège de France, qui devait plus tard lui échoir, par droit de conquête.

Les travaux de Schützenberger, publiés dans plus de cent mémoires au milieu desquels émergent, comme des phares, ses longues et brillantes recherches sur les matières colorantes et sur les composés albuminoïdes au milieu desquelles une mort prématurée est venue l'arrêter dans ses découvertes.

Schützenberger mena de front, avec les recherches originales, la publication d'importants ouvrages de vulgarisation, parmi lesquels nous citerons les suivants :

Chimie appliquée à la physiologie animale et au diagnostic médical, 1864.

Des matières colorantes, 1866.

Les Fermentations, 1875.

Traité de Chimie générale, comprenant les applications de la chimie aux sciences biologiques et aux arts industriels six volumes in-8°, 1879-1890.

Ses remarquables et incessants travaux avaient porté Schützenberger au premier rang des chimistes du temps présent; aussi voyons-nous tous les corps savants s'empresser de l'appeler à eux :

En 1876, il succède, au Collège de France, à Balard.

En 1877, il remplace Gobley au Conseil d'hygiène, où il fait, durant vingt ans, d'importants rapports sur des sujets de chimie industrielle (acétylène, etc.).

En 1882, la ville de Paris, qui vient de créer une École de physique et de chimie, lui en confie la direction.

En 1884, il remplace J.-B. Dumas à l'Académie de médecine.

Et en 1888, il vient occuper, à l'Académie des Sciences, comme par acclamation, le fauteuil du savant Debray.

Entre temps, Ch. Sainte-Claire Deville s'était déchargé, sur notre infatigable confrère, de la Direction de l'École pratique des Hautes-Études à la Sorbonne.

Ardent au travail et heureux dans ses recherches comme son compatriote et ami Ad. Würtz, Schützenberger aimait encore comme, Würtz, à se distraire parfois de l'assiduité au laboratoire par le plaisir de la chasse.

Retiré pendant les vacances dans son charmant cottage de Salnette Saint-Briac, non loin de Saint-Malo, où, depuis que sa chère Alsace est détenue par un État étranger, il avait renoncé, bien qu'à regret, à la revoir, il

se reportait, en poursuivant la Bécasse et la Perdrix dans les jaunes Ajoncs et les grandes Bruyères roses d'Ille-et-Villaine, aux chasses que, en des temps plus heureux, il avait faites au grand Coq de Bruyère, au délicieux Alpin et à la silencieuse Gelinotte, au milieu des Myrtilles noires et des rouges Airelles qui mûrissent leurs baies savoureuses à la demi-ombre des Pins à crochet et des Bouleaux des Hautes-Vosges.

Mais travaux en plein cours, loisirs champêtres au milieu desquels se préparaient, comme de futures moissons sur une terre en jachère, de nouvelles découvertes, douces joies de la famille, elles aussi toujours mêlées au travail de la pensée, amitiés auxquelles il fut toujours fidèle, tout a été brisé par l'atteinte mortelle qui nous a brusquement enlevé l'éminent, bon et aimé confrère dont chacun de nous gardera pieusement la mémoire.

On le voit, nos pertes ont été cruelles. Trois de nos confrères des plus aimés ont payé la dette que chacun de nous contracte en naissant.

Mais l'Académie, rajeunie par la mort elle-même, a déjà rempli ses vides.

A d'Abbadie, à Des Cloizeaux, à Schützenberger, éminents et regrettés confrères, ont succédé MM. Hatt, de Lapparent et Ditte qui seront, comme leurs devanciers, l'honneur de notre Compagnie.

